

Rara Z. 274. (40)

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DUSSELDORF

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'année 1875 est enterrée... Salut à l'année 1876. Et profitons de ce que notre courrier arrive chez nos lectrices précisément dès l'aurore de cette nouvelle année, pour leur offrir nos vœux de circonstance.

Dieu vous garde, mesdames! Que les heures, les jours, les mois s'écoulent pour vous doux et heureux durant cette année! Que votre cœur soit satisfait, votre santé bonne, votre position prospère! Enfin, mesdames, que l'amère déception ne vienne jamais tromper vos espérances!...

Ce jour, qui commence une nouvelle année, est empreint d'une certaine solennité. En face de l'avenir insondable qui se présente, on éprouve un vague besoin de se rapprocher les uns des autres, de compter les sympathies sur lesquelles on pourra s'appuyer. Chacun se rappelle au souvenir de ses parents, de ses amis, et de toutes les personnes que les circonstances ont mises sur son chemin. Lettres, cartes, embrassades, poignées de mains, tout est employé en vue du mutuel hommage que l'on se rend; et, malgré la mobilité et l'inconstance de la mode, personne n'a pu faire varier cet usage immémorial.

La poignée de mains, le *shake-hand* des Anglais, est aujourd'hui passée dans nos mœurs; le faubourg Saint-Germain, ce véritable centre des traditions de la civilité française, en a sanctionné l'usage. Il est donc parfaitement admis qu'une maîtresse de maison tende la main à tous les visiteurs.

Pourtant il est certaine mesure à garder: d'abord un homme ne doit jamais commencer à offrir la main à une femme; c'est à celle-ci à prendre l'initiative. La galanterie française, considérant cet acte comme une faveur accordée par la femme, veut au moins lui en laisser la liberté.

L'usage de baiser la main des femmes s'est perpétué dans les familles anciennes, où tous les hommes de la société baisent la main des douairières. Les jeunes garçons rendent le même hommage à toutes les femmes, sans distinction d'âge.

Le mois de janvier est tout entier consacré aux visites de nouvelle année, et les « jours » des femmes du monde sont extrêmement élégants. Les maîtresses de maison voient défiler dans leurs salons toutes leurs relations: de là, de part et d'autre, un véritable assaut de toilettes.

A cette occasion, on ne se présente qu'avec une mise très-soignée. Aussi les belles soies brochées (lampas ou brocart), les velours

unis et les superbes velours frappés, les jolies dentelles ou plutôt les riches fourrures, — en un mot tout ce que la mode, si riche en éléments fastueux, peut fournir aujourd'hui, — tout est mis à contribution par les femmes pour faire « bonne figure » dans le monde.

La façon dominante du costume sera, pendant l'année 1876, ce qu'elle était durant l'année 1875, c'est-à-dire toujours colante. La couturière, de nos jours, est forcément une artiste, dans le sens sérieux du mot: toute son ambition tend à atteindre la pureté de la ligne, l'idéal de la forme. Elle moule le corsage, elle drape les plis du jupon; nous revenons à l'antique. La robe princesse, avec sa longue traîne, son corsage ouvert en carré, ses manches bouffantes et cerclées de bracelets, nous renvoie bien au moyen-âge: surtout avec le système, fort employé en ce moment, de relever la robe d'un côté sur un faux jupon; on établit celui-ci en toute autre étoffe, avec garnitures de volants, tandis que le reste de la robe est à traîne unie. Cette façon

est bien appréciable pour les beaux tissus, que l'on ne taillade pas ainsi mal à propos.

Il existe plusieurs autres manières de faire la robe princesse, celle-ci d'abord: devant de la robe et dos du corsage cuirasse en velours noir, par exemple, et jupon à traîne derrière, en lampas gris perle, avec manches assorties. Une garniture de plumes de paon suit le milieu des devants et tous les bords du velours; elle forme également un bracelet sur les manches. — Voici une combinaison d'un autre genre: jupon à traîne, devants



P. N° 293. — CHAPEAU Chambellan.

13. 256.

87/08a

princesse ornés de bouillons et de ruches en faille crème ; dos de cuirasse allongé et haut de corsage devant en velours marron, se prolongeant de chaque côté en larges pans jusqu'au bas de la traîne du jupon. Des franges de plumes d'autruche noires ornent tous les bords du velours, encadrant la traîne et le devant du jupon. Les manches sont assorties à la taille. Une poche de velours et de plumes garnit le côté du tablier.

Le paletot russe est le favori de la saison, qu'on le surnomme *Czarine, Moscovite, Sibérienne*, etc.

Pour patiner au bois de Boulogne ou au *Skating-Ring*, les femmes portent de gentils costumes de circonstance : jupons un peu écourtés, dont le bord effleure le haut de la petite botte garnie de fourrure ; bandes de fourrure sur tout le costume, jusqu'à la coiffure qui consiste souvent en une toque de loutre.

Pour répondre à une aimable correspondante, qui veut bien nous questionner au nom de son frère, disons que les modes pour l'homme, en l'an de grâce 1876, seront fort élégantes. Nous avons vu notamment des gilets qu'une petite maîtresse ne remèterait pas : les uns en belle soie brochée, à revers de velours ou de peluche ; les autres en velours frappé, à revers de loutre, etc. Tous les vêtements, depuis le gilet jusqu'au grand paletot, s'ouvrent en châle, et ce châle, formant revers, est en soie, en velours ou en loutre. Le paletot à taille et longue jupe a tout à fait grand air pour la ville. Pour l'intérieur, on portera la longue redingote, ou la jaquette assortie au pantalon et au gilet, le tout bordé de galons de même nuance.

Mary d'ACBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 293.

CHAPEAU Chambellan. — Feutre marron, à calotte et passe plates, doublé de faille couleur mastic. La calotte est entourée de bandelettes en velours assorti, liséré de faille mastic, lesquelles sont réunies sur le côté par une clef d'or. Coques de velours au sommet, cachant le pied d'une plume marron dont les pointes grisâtres retombent bas derrière.

DG. N° 583.

COSTUMES DE PATINAGE ET TOILETTES DE PROMENADE.

1. Costume *Hongrois*, grosse vigogne bleu marin. — Robe princesse courte, garnie de bandes de marmotte, qui encadrent le milieu de la robe et suivent la tête de l'ourlet dans le bas. — Veston ajusté, fermé jusqu'à la taille devant par deux bandes supplémentaires, sur lesquelles sont posés les boutons de nacre et les boutonnières. D'autres boutons semblables ornent le bas des devants. Bandes de marmotte sur tous les bords du vêtement, y compris le haut et le bracelet des manches. — Toque hongroise en velours bleu, bordure de marmotte et aile bronzée sur le côté.

2. Costume *Moscovite*, en drap gris. — Jupon court terminé par une bande de sibérienne. — Polonaise fermée sur le côté à partir de la poitrine ; à cet endroit, le corsage continue tout droit en-dessous et c'est la bande de fourrure qui dissimule ce point de jonction. La partie croisée de la polonaise est coupée en pointe vers le milieu ; deux boutons de passementerie noire, reliés à la ceinture par de doubles cordelières à glands flottants, fixent cette pointe sur le côté. — Toque de loutre garnie d'une plume lancée en arrière et de nœuds de ruban tombant sur le chignon.

3. Costume *Czarevitch*, en velours noir. — Jupon court, entouré de rouleaux de satin. — Polonaise de forme princesse devant, où elle est fermée par des boutons de satin. Les côtés sont coupés tout droits à partir du bas jusqu'à une certaine hauteur ; le dos, de forme princesse également, est relevé en pouff. Boutons et boutonnières simulés sur les côtés et derrière. Bandes de renard bleu sur tous les bords ; des bandes de même fourrure encadrent le milieu du dos, servent d'épaulettes et garnissent les manches de forme *Haydée*. — Toque de velours noir, garnie devant d'un bord de renard bleu, avec plume blanche et plume noire réunies sur le sommet pour retomber derrière.

4. Costume *Baby*. — Toilette d'une petite fille de six à sept ans, en vigogne bleu pâle et écossais mélangé de bleu semblable. — Robe de forme princesse devant et plate jusqu'aux côtés ; par derrière, jupe plissée. Ceinture-écharpe en écossais, coupée en plusieurs languettes bordées de bleu

uni et reliées les unes aux autres par des boutons et des boutonnières. — Petit carrick à trois pélerines en écossais bordées chacune de bleu. — Manchon de chat russe blanc. — Chapeau de feutre noir, garni d'une plume blanche et d'un nœud de faille noire.

5. Costume *Czartoriski* en velours marron et drap gris. — Jupon à courte traîne uni. — Polonaise coupée de forme princesse devant ; le corsage est garni devant de brandebourgs en passementerie marron, et fermé sur le côté sous une bande de fourrure. Une basque supplémentaire est ajoutée au dos où elle forme un large postillon, et vient se terminer en carré sur les bords du devant. Les bords de cette basque sont entourés d'une double bande de renard argenté, séparés par deux rangs de passementerie marron dont les extrémités sont fixées par des boutons. Cette même disposition de garniture termine le bord inférieur de la polonaise. Le haut des manches, ainsi que le parement, sont rayés de cette passementerie avec boutons assortis ; bandes de fourrure encadrant les parements. — Manchon et collier en renard argenté. — Chapeau de velours marron, garni de ruban crème pour le bandeau et les coques de dessus ; plume posée en aigrette sur le sommet, roses et oiseau des îles en cache-peigne.

6. Costume *Figaro*, en diagonale gris fer. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé formant la pointe vers le milieu et dont la tête est soulignée par une bande de sibérienne. — Polonaise doublée de flanelle, fermée devant jusqu'à la taille, où elle s'écarte pour découvrir le devant du jupon qui est garni de galons et de franges. Une bande de sibérienne dessine un col carré dans le haut du corsage avec brandebourgs et boutons noirs. La même garniture se répète dans le bas des devants de la polonaise ainsi qu'au milieu derrière ; la fourrure suit tous les bords. Plissés au bas des manches, surmontés de fourrure. — Chapeau de feutre pelucheux, à calotte arrondie et passe plate relevée d'un côté ; bandeau de velours bleu et nœud de faille crème. Sur le sommet, plume amazone tombant derrière.

7. Costume du *Protecteur*, tout en velours de chasse vert bouteille. — Robe de forme princesse devant, à jupe plissée derrière et ceinture *baby* en velours noir. — Polonaise montée avec une petite pélerine dans le haut et un col à revers de velours noir. A partir de là le vêtement est boutonné jusqu'en bas. — Manchon de renard blanc. — Chapeau *baby* en velours assorti, à fond mou et passe coulissée ; petite guirlande de fleurs mignonnes autour de la calotte et plumet blanc.

Description de la gravure coloriée n° 1287.

COSTUMES DE TRAVESTISSEMENT.

1. Brunchaut (costume historique du sixième siècle).
2. Costume de fantaisie style Louis XV.
3. Papillon butinant parmi les fleurs.
4. Bouffon style Henri III.
5. Anne de Beaujeu (costume historique du seizième siècle).
6. Paquita (costume tiré de la pièce *Giroflé-Girofla*).

A PROPOS DE DENTELLES

Nous recevons d'une de nos abonnées la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de vous raconter une petite histoire que je crois intéressante pour les personnes qui aiment à se rendre compte de l'origine et de la valeur des choses. Elle m'est revenue à la mémoire à propos de la dentelle de Colville dont vous parlez.

Cette dentelle m'a rappelé que, dans ma jeunesse, ma mère, qui allait à la cour, eut connaissance, par son journal de modes, d'une dentelle nouvelle ne se froissant pas et pouvant, par sa nature, être portée malgré la sévérité qu'exigeait le deuil du roi Louis XVIII. A cette époque, il était de bon ton de suivre celui de la cour, alors même qu'on n'y allait pas. En petite fille gâtée que j'étais, j'eus le caprice de vouloir, pour orner mon corsage, de cette dentelle de laine, nommée « réseau d'Argos », sans doute par allusion à la Toison d'or. Mais il arriva que, la nouvelle dentelle ayant été présentée à la duchesse de Berri, celle-ci ne voulut point l'admettre pour un deuil aussi sévère. J'eus beau demander, du moment qu'elle n'était pas admise, on me la refusa impitoyablement. Je dus m'en consoler, mais sans l'oublier ; je conservai le journal et la gravure.

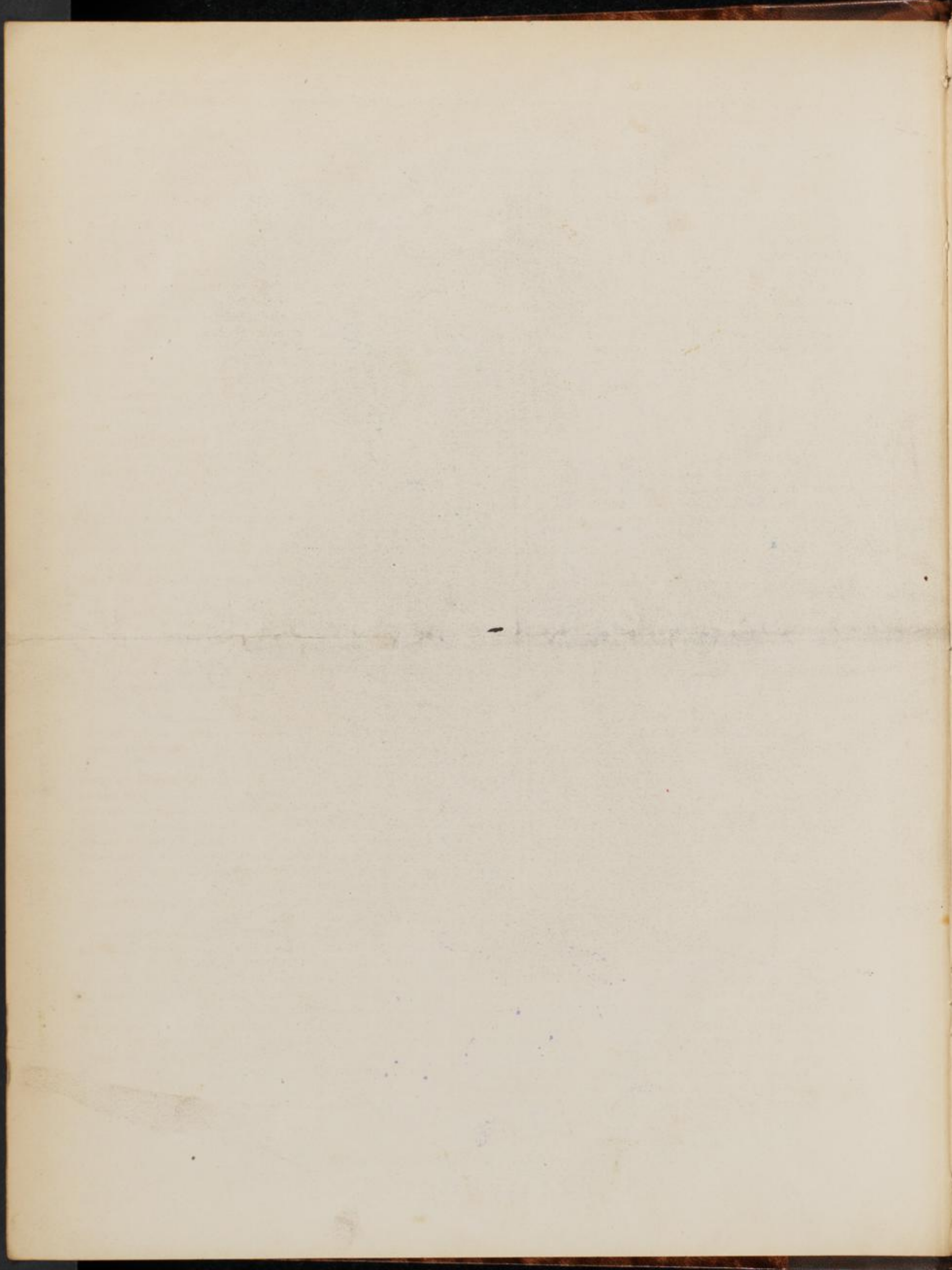


M. Goussier & Fils, Ed. Paris

J. de la Roche, Imp. N.° 1, Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Costumes de la M^{me} Delphine Baron, Boulevard Montmartre, N.° 21.



Depuis, le nom du fabricant fut rendu célèbre par ses inventions, malgré le peu de succès qu'avait eu sa dentelle de laine.

Je dois ajouter qu'ayant conservé mon goût pour les dentelles, j'ai toujours trouvé chez ce fabricant des types de la plus grande distinction. Il m'a appris que, de même qu'il y a tissus et tissus et que l'étoffe de soie ou le velours portés par le monde élégant se distinguent de ceux de laine et de coton, il y a aussi différentes sortes de dentelles : celles de l'aristocratie et du monde élégant, qui se transmettent par héritage dans les familles, et les dentelles établies pour le commerce, que les confectionneurs emploient en concurrence avec celles d'imitation, pour répondre aux besoins de la consommation générale ainsi qu'aux demandes de l'étranger.

Agréer, Monsieur, etc.

Marquise C. D'ORVILLE.

Renseignements pris, nous savons aujourd'hui que l'inventeur du « réseau d'Argos » dont parle notre correspondante n'est autre que M. Violard, fabricant de dentelles (rue de Choiseul, 6), dont le nom est en effet bien connu de nos élégantes.

Ch. D.

CAUSERIE

Ce qu'il y a de plus nouveau à Paris, pour le moment, c'est sans contredit l'année 1876. Puisse-t-elle être pour tous ceux qui nous lisent le présage de longs et heureux jours ! L'an de grâce 1875 lui a donné d'excellents exemples en ne ménageant pas les brevets d'immortalité ; espérons qu'en fille pieuse elle s'empressera de les sanctionner.

L'Académie française, pour son compte, s'est enrichie de deux immortels : un savant, M. Dumas, appelé à remplacer M. Guizot ; et un philosophe, l'honorable M. Jules Simon, succédant à M. de Rémusat. Etre appelé à siéger parmi les Quarante de l'Académie, c'était déjà un heureux sort ; l'auteur du *Devoir* ne s'en est point tenu là, et l'Assemblée nationale a mis le comble à sa fortune en le comprenant, le même jour, parmi les sénateurs inamovibles dont elle a gratifié la République. Si maintenant M. Jules Simon se fatigue d'assister au banquet de la vie et « se lève avant la fin, » — comme disait l'infortuné Gilbert, — il faudra qu'il y mette de la mauvaise volonté... car, entre nous, il est impossible d'être mieux assis !

Parmi les sénateurs élus par l'Assemblée se trouve aussi le comte de Douhet de Romanange. L'inamovibilité, il en faut en convenir, était bien due à M. de Douhet, ne fût-ce que pour avoir inventé les pillules de vie éternelle. Quand nous disons inventé, c'est retrouvé qu'il faut écrire.

Chimiste distingué, consacrant ses loisirs et sa grande fortune à des expériences scientifiques, M. de Douhet a découvert, paraît-il, le secret de vie du fameux comte de Cagliostro, — de ce Cagliostro dont jamais on ne put connaître l'âge. Comme on interrogeait une fois à ce sujet son valet de chambre :

— Je ne sais pas, répondit le Frontin, voilà cent cinquante ans, que je suis à son service.

Les *Charmeuses*, c'est ainsi que M. de Douhet a baptisé les pastilles qu'il a renouvelées de Cagliostro, et franchement, si elles tiennent tout ce que promet leur origine, le nom est bien imaginé.

Mais ce n'est pas tout. Non content d'avoir détérré le secret de Cagliostro, le nouveau sénateur a trouvé le moyen de faire des diamants noirs. Si, pour étrennes, il donne à ses collègues une garniture de boutons d'uniforme, le Sénat français n'aura rien à envier comme pierreries aux rajahs de l'Inde. C'est, du reste, le moins qu'il puisse faire pour eux.

Rarement le monde aura été aussi terne à cette époque de l'année qu'à présent. A part la politique à la fourchette, qui s'exerce dans les Ministères et à la Présidence, les salles à

manger particulières n'ouvrent leurs portes que pour de petites réunions.

Le Président de la République et la duchesse de Magenta se sont installés à l'Elysée pour y passer les fêtes du jour de l'an. Afin de donner un excitant au commerce de luxe à Paris et de satisfaire toutes les ambitions, sans cependant amener la cohue à la Présidence, il est question de donner quatre bals, cet hiver, à l'Elysée.

On espère que l'Hôtel-de-Ville suivra l'exemple de la Présidence et que le préfet de la Seine fera danser au Luxembourg. D'autre part, le jeune monde officiel espère que M^{me} Léon Renault ajoutera également, quelque beau soir, à ses cartes d'invitation ces mots significatifs : *On dansera*. Et pourquoi pas ? Les violons à la préfecture de police, c'est de rigueur !...

En attendant ces divertissements sur des airs connus, Paris se trouve en possession d'un nouveau cirque, installé dans le local des Magasins-Réunis. Nous voudrions bien vous rendre compte de l'ouverture de ce Cirque américain, mais force nous est d'avouer qu'à l'heure même où elle avait lieu, nous étions tranquillement installé dans un fauteuil du Théâtre-Miniature. Que voulez-vous ! nous nous plaisons au spectacle de ces marionnettes animées par des fils que la moindre bonne volonté rend invisibles. Comme un enfant, nous rions à leurs entrechats et nous trouvons que la physionomie de certaines d'entre elles s'anime par moments et devient intelligente ; mais ce que nous aimons dans cette petite salle, c'est son petit public. Toutes ces mines éveillées, attentives, qui s'étagent derrière nous, nous ravissent. Les têtes sont portées en avant, les yeux dilatés, les bouches ouvertes, et de ces bouches s'échappe, par instants, un rire joyeux, bruyant et sans contrainte, ou un grand cri d'horreur et d'indignation. Aux entr'actes, M. Tomy partage son sucre d'orge avec Mlle Lili, et les plus grands, tout fiers, s'en vont prendre l'air dans le passage.

Nous fallait-il, cependant, venir au Théâtre-Miniature pour rencontrer une pièce où le crime n'est pas puni et se trouve, au contraire, récompensé tout comme s'il était vertu !

Le fils de Clairette et de Pomponnet est un affreux galopin qui jette à son père les quolibets les plus irrévérencieux et toutes les impertinences que lui inspire l'argot des halles. Au lieu des foudres que pareille conduite semblerait devoir attirer sur sa tête, c'est un fort bel héritage qui lui tombe du ciel...

Qu'en dira Polichinelle, monsieur l'auteur, ce Polichinelle, ami de la morale, qui, de la scène, distribue cadeaux et compliments aux plus sages de ses jeunes spectateurs ?

Pendant cette distribution, une petite fille auprès de nous, toute jolie et d'une mine charmante, s'était levée, prêtant une oreille attentive à l'appel de Polichinelle ; à chaque nom, son anxiété semblait redoubler. Lorsque ce fut fini, elle se rassit, toute rouge et confuse : elle n'avait pas été appelée. Ses parents avaient oublié peut-être, ou ne savaient pas, et nous leur en voulions ; nous sommes certain qu'elle méritait mieux.

Nous nous penchâmes vers elle :

— Vous n'êtes donc pas sage, mademoiselle, que Polichinelle n'a pas prononcé votre nom ?

Elle leva vers nous son grand œil quelque peu sournois :

— Oh ! si, dit-elle ; seulement... je commence à être un peu grande...

Sortant du théâtre et remontant le boulevard, nous fîmes devant Barbedienne la rencontre de notre ami X^{***} qui s'était arrêté là en compagnie de Calino.

X^{***} montrait à ce dernier un bronze dont il avait envie. Une glace placée derrière le bronze en réfléchissait l'image.

— A votre place, fit Calino, j'achèterais la glace ; comme cela, j'aurais les deux.

Ludovic SAUVEUR.

MON JARDIN

« Dieu tout-puissant a commencé par planter un jardin; c'est là, en effet, un des plaisirs les plus purs que puisse se procurer l'homme; c'est là qu'il peut se délasser, et sans un jardin ses édifices et ses palais ne sont rien. » Ainsi s'exprimait lord Bacon, le grand philosophe du seizième siècle, pour montrer le cas qu'il faisait des jardins.

On pourrait, pour peu qu'on y tint, retrouver le même sentiment, sous une forme différente, dans les écrits des anciens auteurs; mais il est inutile de remonter aussi loin, car voici que nous le rencontrons dans un livre récemment publié, qui prouve que les jardins sont toujours en honneur et que, depuis lord Bacon, d'autres sont venus qui ont également professé pour la nature un culte passionné.

« C'est moi, dit l'auteur de ce livre, qui ai planté mon jardin, et bien que, comme le philosophe, j'aie toujours trouvée au milieu de mes plantes un grand délassement, je me suis arrangé



Tonnelle dans mon jardin.

cependant pour que, tout en me procurant un plaisir, mon jardin pût en même temps me servir à continuer des études commencées et à m'être de quelque profit. »

M. Alfred Smee (c'est le nom de notre auteur) a fait plus encore qu'il ne dit, car en publiant le livre qu'il a intitulé *Mon Jardin* (1), il a partagé d'avance avec quiconque le lira le plaisir et le profit que lui ont procurés ses études. C'est avec le vif désir d'y faire participer tous ceux qui nous lisent nous-même que nous leur signalons ce magnifique volume, édité avec un soin jaloux par M. Germer Baillière, et que nous considérons comme un des plus beaux parmi les beaux livres éelos à propos des étrennes.

M. Smee, il faut le dire, a réalisé un véritable tour de force en faisant, dans le domaine de la science, une œuvre tout à la fois sérieuse et charmante, variée comme la nature dont elle reproduit les créations et les tableaux, intéressante comme un roman ou plutôt comme un attrayant chapitre d'histoire. Son

(1) *Mon Jardin* (géologie, botanique, histoire naturelle, culture), par Alfred Smee, membre de la Société royale de Londres et de la Société d'horticulture; traduit sur la seconde édition anglaise par Ed. Barbier; contenant 4,300 gravures sur bois et 23 planches hors texte. — Paris, 1876. Librairie Germer Baillière, rue de l'École-de-Médecine, 17.

but, il l'a lui-même indiqué en deux mots: « Je me propose dans cet ouvrage de décrire « Mon Jardin », les plantes les plus importantes qui y poussent, leur mode de culture; en un mot, tout ce qui se rapporte au jardin. » Et dans ce vaste cadre se déroulent, en effet, logiquement groupés et toujours présentés de façon ingénieuse, mille détails concernant la situation, la géologie, le plan général dudit jardin; les principes du jardinage; les instruments qu'il nécessite; les chassis et les serres; la mul-



Le héron.

tiplication des plantes; les légumes de « mon jardin »; « mes arbres fruitiers, mes parterres, mes fleurs spéciales, mes arbres forestiers; » puis le règne animal, le climat, les gelées du printemps; enfin, pour terminer, une étude trop courte sur les jardins des différents peuples. Joignez à tout cela d'admirables gravures semées à profusion dans le texte, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de l'œuvre heureusement menée à sa fin par M. Smee.

En attendant que nos lecteurs fassent avec *Mon Jardin* plus ample connaissance, nous devons à l'obligeance de l'éditeur de pouvoir placer sous leurs yeux, aujourd'hui et dans un de nos prochains numéros, plusieurs des charmantes illustrations qui ornent cet ouvrage: d'abord la vue d'une tonnelle sous laquelle on voudrait s'asseoir, un héron immobile au milieu de l'étang, et le portrait de Gyp, l'un des fidèles gardiens du jardin de M. Smee; car l'aimable écrivain n'a rien oublié, et le chapitre qu'il consacre à « mes animaux » n'est pas le moins intéressant de son livre. Voyez plutôt comment il parle de ses chiens:

« J'ai ordinairement un chien ou deux dans mon jardin, et parmi eux j'en ai eu de fort curieux, mais aucun ne peut se comparer à Jack.

« Jack était un terrible mâtin qui avait l'habitude d'aller visiter tous les chiens du voisinage; un jour, il se rendit dans



Portrait de Gyp.

une propriété où se trouve une meute; il y eut un terrible combat. Jack tua ou blessa deux ou trois chiens, mais fut enfin accablé par le nombre et littéralement mis en pièces; il ne resta de lui que sa queue que je possède aujourd'hui montée sur un bâton et qui nous rappelle la misérable fin de la pauvre bête.

« J'ai eu un autre chien appelé Gyp, qui avait aussi un singulier caractère. Il n'aboyait jamais, mais mordait toujours à

la moindre provocation. Il ne tolérait pas qu'un étranger sortit du jardin avec un sac; il allait droit à lui et l'empoignait par le fond de sa culotte jusqu'à ce qu'il eût déposé le sac. Enfin, il avait grand soin que ni porcs, ni canards, ni oies, ni poulets n'approchassent jamais de sa pâtée.

• Mon chien de chasse Sherry était aussi aimable que Gyp était batailleur. Il était si bon pour toutes les créatures, que les chats, les poulets; les canards et les oies venaient partager sa nourriture et sa niche, et le domestique qui le soignait était obligé de veiller avec soin à ce qu'il lui restât quelque chose à manger. »

On voit que, comme le veut Boileau, M. Smee cultive tous les genres, hors le genre ennuyeux. Un second article nous permettra de lui emprunter encore quelques jolies anecdotes, et nous n'aurons vraiment que l'embarras du choix.

Robert HYENNE.

L'HOTEL DES VENTES

Si la pensée pouvait venir à quelqu'un de recommencer Balzac, — je ne conseille à personne de tenter l'entreprise, — et si quelque téméraire...

Jeune, et dans l'âge heureux qui méconnaît la crainte,

voulait substituer le roman vraiment social, le roman de mœurs, au roman d'alcôve ou de bains de mer, parmi les nouveaux cadres qu'il conviendrait d'adapter au vieux tableau de la *Comédie humaine*, l'hôtel des ventes ne serait pas le plus mauvais.

Il y a là tout un monde à étudier, depuis les collectionneurs jusqu'aux marchands, depuis les amateurs venus pour les objets d'art ou les vieilles estampes, jusqu'aux Auvergnats attirés par les lits de fer ou par les vieux cuivres. Et que de drames ou de comédies, si l'on voulait observer ce capharnaüm des mobiliers parisiens, remonter jusqu'à l'origine, chercher enfin les tenants de ces ventes dont on ne voit tout d'abord que les aboutissants.

Que de variétés, que de degrés! Voyez d'abord, au rez-de-chaussée, le mobilier du « faiseur » qu'on vient de saisir et qu'on vend dans la cour même : coffre-fort dont la serrure est vierge, mais qui faisait si bien pour la montre; bureau-ministre qui pliait sous le faix des dossiers remplis de papier blanc; cartonniers dont les cases vides portent des inscriptions fulgurantes : ici « Mines d'or du Guipuzcoa, » là « Pétrôle de la Nouvelle-Zélande, » plus bas « Société de l'isthme de Java. »

Mercadet a succombé; ni Java, ni la Nouvelle-Zélande, ni le Guipuzcoa n'empêchent de vendre ses meubles. On les vend même plus vite que d'autres, pour éviter les frais : « Au comptant, messieurs, cinq pour cent en sus des enchères, et vous êtes tenus d'emporter tout de suite. » Ainsi parle le crieur, de sa voix nazillarde; et les Auvergnats se réjouissent, car ces ventes au pied levé, dans la cour, sous la cloche et en plein courant d'air, n'attirent pas le bourgeois. La concurrence est tout-à-fait illusoire. Les marchands s'entendent entre eux et paient ce qu'ils veulent.

Au premier palier, on vend dans les salles, à couvert et méthodiquement. C'est le domaine des mobiliers sérieux, généralement des mobiliers de famille, antiques et solennels, bons, mais communs. Lits, toilettes, secrétaires, canapés, tout ce qui constitue le ménage bourgeois y garde son allure solide, mais prend un air plus ou moins fané dans ce pêle-mêle de toutes les formes et de tous les styles. L'hôtel Drouot n'est pas une école de respect.

Eh quoi! c'était là le mobilier que nous avons si longtemps admiré! Ce lit à colonnes, majestueux et lourd, que nous mesurons tout petits, d'un œil craintif, et qui était le lit d'une grand-mère ou d'un aïeul, n'est-ce pas lui qu'un ébéniste en vieux « pousse » jusqu'à soixante-quinze francs, non sans grommeler et, parce qu'il a, dit-il, une commande? Ce guéridon à dessus de marbre, mais nous le reconnaissons : nous avons joué, enfants, autour de ses pieds roides et secs comme un embryon de dessin linéaire! A peine dépasse-t-il vingt francs. — Et ce piano à l'X sur lequel quelque vieille tante nous a « interprété » pour la première fois ce refrain de l'âge d'or : *O ma tendre musette...* c'est un maître d'hôtel garni qui l'achète, afin de meubler une antichambre.

Tout cela est vieux, usé, fané; tout cela ne valait que par les souvenirs du cœur, article qui n'a pas cours à l'hôtel Drouot.

Montons encore un étage. Nous sommes dans le quartier aristocratique, dans le faubourg Saint-Germain des ventes. Quand je dis Saint-Germain... le faubourg Saint-Honoré et la Chaussée-d'Antin y tiennent bien leur place. Tout le luxe y fraternise, quelle que soit son origine. C'est le quartier des objets d'art, bronzes, tableaux, collections de gravures, livres rares, chinoïseries, le bric-à-brac des salons du grand et du demi-monde.

Je ne sais si l'hypothétique continuateur de Balzac fera jamais son apparition, mais à tout hasard je lui recommande cette double catégorie des ventes de l'hôtel Drouot : ce ne sera pas le chapitre le moins intéressant de son livre.

Baron SNOB.

THÉÂTRES

SALLE VENTADOUR. — M. Rossi a fait sa rentrée dans *Macbeth*, et cette nouvelle incarnation est venue montrer une fois de plus la variété dans le génie tragique, qui caractérise le célèbre artiste italien. Son succès a été immense, et après l'avoir admiré dans *Otello*, dans *Hamlet*, dans *Kean*, dans le *Roi Lear*, on ne pourrait que regretter de ne l'avoir pas vu dans ce rôle superbe et si terrible pour toute autre taille que la sienne.

ODÉON. — En attendant *les Danicheff*, ce théâtre, depuis sa réouverture, tue le temps à force de reprises. C'est une manière de vivre comme une autre, par le temps qui court; cependant il serait sage de ne pas en abuser.

VARIÉTÉS. — Une pièce de MM. Clairville, Cogniard et Siraudin, donnée en ce moment, ne peut pas être autre chose qu'une revue d'année. C'est le cas des *Bêtises d'hier*. Pièce gaie et sans prétention, d'ailleurs, émaillée de nombreux couplets chansonnant à vol d'oiseau les curiosités et les excentricités du jour, qui seront encore celles du lendemain. Le titre est franc, s'il n'est pas toujours flatteur pour quelques-uns des petits incidents contemporains.

L'idée première est assez originale. Guignol et son ami Gnafron, les deux artistes de la parade de Lyon, quittent leur baraque de toile et viennent à Paris récolter un ample sujet de scènes divertissantes pour varier leur répertoire de marionnettes. Devant eux défilent, sous de coquets et légers costumes et personnifiés par de jolies filles, les faits divers et les inventions plus ou moins heureuses qui ont eu en 1875 leur quart d'heure d'intérêt et de célébrité.

Des couplets, des calembourgs, des éclats de rire, il y en a à revendre. En somme, spectacle amusant d'une lanterne magique animée.

HOP-FROG.



PLANCHE DG. N° 583. — COSTUMES DE PATINAGE ET TOILETTE



LE CONCERT POUR LES PAUVRES

(NOUVELLE.)

A Monsieur le marquis de Belloy.

I

Vous, ami, qui l'avez connue, vous savez que de longtemps on ne trouvera pas sa pareille. Elle est restée dans notre mémoire à tous, comme une des plus charmantes figures qui aient brillé en ce temps-ci. Elle avait le génie, la beauté, la jeunesse avec la grâce et la bonté qui font qu'on pardonne à la gloire. Elle a filé comme une étoile, mais on peut voir encore le sillon lumineux qu'à laissé son passage. Puisqu'il vous plaît d'entendre parler d'elle, et que tout ce qui se rattache à son souvenir a pour vous un attrait toujours souriant et toujours nouveau, je veux vous conter comment il me fut donné de la voir pour la première fois.

Il y a bien quelques années de cela. J'étais jeune et ne connaissais guère alors que mon village. Un ami de ma famille, qui me tenait en grande affection, ayant parlé de m'emmener dans le midi de la France, où l'appelaient des affaires de succession, on pensa qu'avant de me lâcher dans la vie, il ne serait pas mal de me faire courir un peu le monde. Je partis donc par une belle matinée d'avril, en compagnie de l'ami Jacques, dans une petite carriole qui jouait la chaise de poste à s'y méprendre, attelée d'une petite jument aux jarrets de fer, que son maître appelait *Bergère*. Vous jugez quel voyage enchanté! Le printemps partout, en moi, autour de moi : tout fleurissait, bruissait, verdissait dans mon cœur comme sur la terre, et mes seize ans mêlaient leur ramage aux gazouillements des oiseaux dans les bois.

Nous allions à petites journées, à la façon des *vetturini*, partant le matin au soleil levant, prenant nos repas au hasard, couchant le soir à la grâce de Dieu. Mais, très-cher, rassurez-vous, vous n'avez point à redouter de nouvelles impressions de voyage. On ne m'a jamais vu parmi ces pèlerins indiscrets et bavards, qui vont frappant à toutes les portes, et secouant sans façon à tous les foyers la poussière de leurs sandales. Que raconter, d'ailleurs, et que dire? Il y a des gens heureux : l'imprévu jaillit sous leurs pas ; le fantastique et le pittoresque les escortent le long de la route ; touristes prédestinés qui, de Paris à Saint-Cloud, trouveront le moyen d'écrire une *Odyssée*. Moi, mon ami, tout au rebours, je crois sérieusement que je ferais le tour du monde sans apercevoir la queue d'une aventure. J'ai quelquefois voyagé à pied, à cheval, en voiture ; lancé, comme une flèche, par la vapeur, j'ai descendu le cours des fleuves ; comme Annibal, j'ai franchi les Alpes ; comme le pieux *Enée*, j'ai navigué sur la mer azurée ; l'Océan m'a porté sur sa croupe verdâtre. Eh bien ! je le confesse en toute humilité, rien ne m'est advenu d'étrange ni de romanesque ; sur l'onde, bon vent et flot paisible ; sur terre, jamais d'autre drame que les accidents du paysage, et toujours devant moi le sentier sûr et battu de la réalité, s'allongeant inflexible et nu comme le rail d'un chemin de fer.

Les départs au matin, par l'air frais et sonore ; les haltes au milieu du jour ; les pèlerinages aux vieux murs ; le salut échangé avec le contadin qui se rend à la ville ou retourne au hameau ; les conversations silencieuses de l'âme avec la nature ; les rêves confiés à la nuée qui passe ; les rencontres bienveillantes ; les arrivées le soir à l'hôtellerie ; l'accueil de l'hôte, la curiosité, parfois la sympathie qu'éveille presque à coup sûr un visage étranger et jeune : tels sont, à vrai dire, les incidents solennels qui ont jusqu'à présent signalé mes voyages ; c'est, en

quelques mots, tout le poème de ma première campagne, moins l'épisode que je veux vous conter.

Mon ami Jacques parlait peu. Entre le lever et le coucher du soleil il fumait de quinze à vingt pipes et dormait le reste du temps. *Bergère* faisait de huit à dix lieues par jour, plus ou moins, suivant les étapes. Tout m'était nouveau et tout me ravissait, excepté pourtant les villes que nous traversions et qui toutes me semblaient affreuses. Je me demandais s'il était possible que des êtres organisés comme mon ami Jacques et moi consentissent librement à traîner leur vie dans ces hideux repaires, auxquels je comparais avec orgueil le trou natal où j'avais grandi. Charme de la patrie ! puissance des lieux où s'est écoulée notre enfance ! magie du coin de terre où nos yeux se sont ouverts à la lumière des cieux ! Je me souviens de m'être rencontré, voilà quelques années, dans un coupé de diligence, avec un élève du collège Saint-Louis, qui, pour la première fois depuis cinq ans, allait passer les vacances dans sa famille. Malgré la différence de nos âges, nous nous primes bientôt d'amitié l'un pour l'autre. C'était un aimable jeune homme, presque un enfant encore, turbulent, expansif et tendre. Il me parlait avec une joie pétulante de sa mère, de ses deux sœurs, du domaine où il était né et qu'il allait revoir après cinq années d'absence. Je me plaisais à l'écouter : en l'écoutant, je me reportais avec bonheur et mélancolie aux jours heureux de ma jeunesse. Comme nous venions de gravir à pied une côte rapide, arrivé sur le plateau, je ne pus m'empêcher de me récrier en voyant le paysage qui se déroulait à nos pieds. C'était merveilleux en effet : des bois diaprés de mille couleurs, des côteaux couronnés de pampres rongis par l'automne ; la rivière qu'enflammait le couchant ; des villages fumant çà et là ; des clochers perçant le feuillage éclairci ; l'ombre des peupliers s'allongeant sur l'herbe des prés ; puis, de la vallée montant jusqu'à nous, tous les parfums, toutes les rumeurs, toutes les harmonies du soir. Mon jeune gars hochait la tête.

— Si vous voulez voir quelque chose de beau, me dit-il, il faut venir avec moi à Fresnes.

— Qu'est-ce que Fresnes ? lui demandai-je.

— Fresnes, répondit-il, c'est où je vais, c'est le domaine où je suis né, où m'attendent ma mère et mes sœurs.

— Et c'est beau ?

— Oui, c'est un peu beau, ajouta-t-il avec un fin sourire.

— Vous avez des bois ?

— Des forêts.

— De l'eau ?

— Un lac, une rivière.

— Des côteaux ?

— Vous pouvez dire des montagnes.

— Ce doit être en effet un beau pays, lui répliquai-je.

Le reste de la journée, il ne fut question que de Fresnes entre nous. Le lendemain, dans la matinée, la diligence relaya devant la porte du Lion d'Or, dans une méchante ville, appelée, je crois, Saint-Maixent, à deux petites lieues de Fresnes ; c'était là que mon jeune ami et moi devions nous séparer. Un domestique l'attendait en effet au débotté, avec deux chevaux. Le conducteur ayant déclaré que la voiture, par je ne sais quel vice d'administration, s'attarderait à Saint-Maixent au moins durant quatre heures, je cédai aux instances de mon jeune camarade, et me décidai à l'accompagner jusqu'au domaine de ses pères. J'étais curieux de visiter cet Eden, et d'en emporter l'image dans mon souvenir. J'enfourchai donc le cheval du serviteur, et nous partimes au galop de nos bêtes. Nous avançions au milieu d'un pays plat, nu, sec et morne ; mais je me rassurai en songeant à Vaucluse, où l'on arrive par enchantement, au détour d'un rocher aride. Enfin, après une heure de galop, nos chevaux s'arrêtèrent au bout d'un village, devant une grille de bois peinte en vert ; mon compagnon se jeta à bas

de sa monture, tomba dans les bras de trois femmes qui pleuraient de joie, et ce fut pendant quelques minutes des embrassements que la parole humaine ne saurait exprimer. Bien que fort ému et véritablement attendri, je cherchais du regard le lac et la rivière, les montagnes et les forêts. A franchement parler, c'était un pays infâme. Les premiers transports apaisés, l'enfant me prit par la main.

— Tenez, me dit-il, les yeux mouillés de larmes, voici nos forêts, nos montagnes, et là-bas notre lac et notre rivière. Hier, avais-je raison ? savez-vous rien au monde de plus beau ?

J'ouvris de grands yeux pour mieux voir. Le lac était une mare où barbotaient une douzaine de canards ; la rivière, un filet d'eau malsaine ; la forêt, un bouquet de chênes au feuillage rongé moins par l'automne que par les chenilles ; les montagnes, quelques quartiers de roc à moitié ruinés par les mineurs. Charme du pays natal ! ainsi que je m'écriais tout-à-l'heure ; et vous-même, mon cher Auguste, sous le ciel bleu de l'Italie, au milieu des orangers de la rivière de Gênes, n'avez-vous pas regretté parfois le parfum de vos pommiers en fleurs, votre maison près du bord de la Seine, les allées de votre verger ? Ne vous êtes-vous jamais oublié à chercher du regard le clocher de votre village, ce clocher déjà historique, et qu'à votre tour vous deviez illustrer plus tard !

II

Cependant, plus nous approchions du Midi, plus les villes prenaient une tournure coquette, un aspect élégant et propre. C'était toujours moins beau que la patrie, et certes j'aurais donné de grand cœur toutes les cités se mirant orgueilleusement dans le Rhône pour mon village, qui baigne modestement ses pieds dans les eaux de la Creuse : mais c'était beau pourtant, j'en convenais. Vers la fin d'avril, par une soirée chaude et dorée comme un soir d'été, *Bergère*, la carriole, l'ami Jacques, sa pipe et moi, nous entrâmes triomphalement dans Carpentras. Voilà, par exemple, une ville charmante qui partage, je ne sais pourquoi, avec Brives-la-Gaillarde, Pézenas et Landerneau, le privilège de fournir tous les niais et tous les jobards que sacrifie la littérature à l'amusement du public. Je ne connais ni Landerneau, ni Pézenas, ni Brives-la-Gaillarde, mais je certifie que Carpentras, au pied du mont Ventoux, blottie dans son enceinte de remparts crénelés, comme une perdrix dans une croûte de pâté, est une des plus poétiques villes de France qui rôtissent au soleil du Midi. Nous descendîmes à l'hôtel des *Trois Chats qui miaulent*. Sur l'enseigne en plein vent, un artiste de l'endroit avait peint trois chats dans un état d'exaltation difficile à décrire, et qui semblaient exécuter le trio le plus infernal qui se puisse imaginer.

A peine descendus de notre char, nous remarquâmes autour de nous une agitation qui ne devait pas être habituelle. Des groupes animés stationnaient devant l'hôtel et sur la place du théâtre. Il y avait, avec l'air du printemps, je ne sais quel air de fête répandu dans l'atmosphère. Des voitures arrivaient de toutes parts et se croisaient en tout sens. Nécessairement il se préparait là quelque chose de joyeux et d'étrange que nous ignorions, car *Bergère*, mon ami Jacques et moi, nous étions trop inconnus et d'ailleurs trop modestes pour attribuer ce mouvement et ce concours des citoyens à notre passage en leurs murs. Il était clair qu'on attendait un prince du sang ou un acteur en représentation.

La cloche du dîner interrompit brusquement les commentaires auxquels nous nous livrions depuis quelques instants. A table d'hôte, j'observai pour la première fois une nouvelle espèce de bipèdes dont je n'avais même pas jusqu'alors soupçonné l'existence, M. de Buffon et les autres naturalistes ayant omis d'en faire mention dans leurs histoires. Mon ami Jacques m'assura que

ces êtres bizarres étaient des commis-voyageurs. Ils nous apprirent qu'on donnait le soir même à Carpentras, dans la salle du théâtre, un concert au profit des pauvres. Un concert ! A ce mot je rougis de plaisir, ce que voyant, mon ami Jacques se prit à pâlir d'épouvante ; car il y avait au monde deux choses qu'il avait en haine profonde : la première, sa femme, et la seconde, la musique. La musique était le seul point sur lequel nous différiions de sentiment.

Il faut bien se dire qu'alors un concert était chose rare en province. A cette époque, l'éducation musicale de la France commençait à peine, et, pour ma part, je n'avais entendu d'autres concerts que ceux des oiseaux dans nos ramées. Depuis ce temps, nous avons fait en ceci des progrès rapides : la France est devenue musicienne pour le moins autant que l'Allemagne. La mélomanie a tout envahi, et il est difficile de prévoir où s'arrêtera le mal. Il n'est pas dans nos départements une ville de quatre mille âmes qui n'ait une fois par semaine son concert d'amateurs, et, tous les jours, à toute heure, deux ou trois cents mains occupées à tapoter sur le clavier de cet instrument sans âme et sans cœur qui s'appelle un piano. C'est une rage, une maladie. Dernièrement, j'ai revu mon village. Autrefois, voici vingt ans à peine, on n'y comptait qu'un clavecin, le clavecin de ma pauvre marraine. Je vois encore ses doigts blancs et secs se promenant sur les touches d'ivoire ; j'entends encore sa voix mélancolique et tendre chantant les vieux airs de *Richard*. J'ai retrouvé mon endroit infesté de pianos, de cornets à pistons, de basses énormes, de trompettes colossales et d'autres instruments antédiluviens. Le jour de mon arrivée, il y avait concert chez M. le Maire ; le lendemain, on donnait une sérénade à un député de l'opposition. Dieu me pardonne, je parierais qu'à cette heure la fille de ma nourrice a un piano et que mon frère de lait joue de la flûte ou de la clarinette ! Autrefois *Toinette* chantait les airs du pays en patois, et François nous faisait danser le dimanche sur la place aux ormeaux, aux sons de la musette. Soyez sûr que la musique a déjà tué parmi nous beaucoup de bonnes choses qui la valaient peut-être. Elle a tué la comédie, la tragédie, le drame, le théâtre en un mot. Aux plaisirs de l'intelligence, qui demandent toujours un certain travail, elle a substitué un délassement qui n'en exige aucun. Pour en jouir, il suffit d'ouvrir les oreilles. Dans les familles, le piano a tué le silence d'abord, le recueillement, puis l'amour des livres et les lectures qui charmaient jadis les soirées d'hiver.

III

Les concerts sont aujourd'hui un divertissement assez commun et assez vulgaire, à la portée de tout le monde ; on les donne à la douzaine. Je ne parle pas seulement de Paris, où nous avons des concerts en veux-tu, en voilà ; je parle aussi de la province, où il est bien difficile de passer entre deux rangées de maisons sans recevoir une sonate dans la poitrine. Mais au temps où je voyageais avec mon ami Jacques, dans la carriole trainée par *Bergère*, un concert était un événement, quelque chose de rare et de solennel. On s'y prenait trois mois à l'avance, et quand le grand jour avait lui, c'était de toutes parts une affluence pareille à celle qui encombrait Carpentras à l'heure dont nous parlons. Il faut tout dire : à ce concert au profit des pauvres, on devait entendre plusieurs amateurs célèbres dans le département et aux alentours, entre autres un flageolet de Tarascon dont on racontait des merveilles. Mais l'attrait le plus vif, l'appât le plus séduisant, le vrai charme de cette fête, c'était la comtesse de R..., qui avait promis d'y concourir de sa grâce, de sa beauté, de sa voix et de son talent.

Or, il y avait sur la comtesse de R... toute une histoire, qu'on racontait de façons diverses. A ce propos, les êtres étranges que

mon ami Jacques appelait des commis-voyageurs s'en donnaient à cœur joie et se permettaient une foule de traits subtils et de plaisanteries ingénieuses que je ne saurais trop redire. Toutefois, ce que j'entendais piquait au vif ma curiosité. J'appris que la comtesse de R... était, quelques années auparavant, une cantatrice célèbre; son nom, que n'a point dévoré l'oubli, résonne encore aujourd'hui, entre les noms de Pasta et de Catalani, comme une harpe éolienne. N'ayant pu parvenir autrement à faire de la prima donna la compagne de sa vie, le comte de R... en avait fait sa femme. On ajoutait qu'amant jaloux autant que mari sévère, après l'avoir enlevée au théâtre il la tenait dans son château où elle se mourait de regrets, de tristesse et d'ennui.

Peut-être n'était-ce là que des fables inventées à plaisir. Toujours est-il que depuis trois ans que la comtesse habitait le pays, on l'avait à peine entrevue. Si les uns vantaient sa jeunesse et sa beauté, d'autres affirmaient qu'elle n'était rien moins que jeune et belle. D'autres enfin prétendaient qu'elle avait perdu sa voix après quelques mois de mariage. A l'unique fin de savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces questions, le pays, qui d'ailleurs n'aimait point le comte de R... à cause de sa grande fortune, de son grand nom, de son rare esprit et de ses belles manières (j'ai su tout cela plus tard), le pays, dis-je, avait imaginé de donner un concert pour les pauvres, et de prier la comtesse de R... de concourir à cette œuvre de charité. Le fait est que la charité n'entraîne pour rien dans cette bonne œuvre; c'était tout simplement un prétexte pour arriver jusqu'à la mystérieuse châtelaine, un piège que lui tendait la curiosité des méchants et des sots, qui n'étaient pas fâchés en même temps de rappeler à M. le comte qu'il avait épousé une chanteuse, et de lui prouver qu'on était dans le secret de sa mésalliance. Une députation de notables s'était donc rendue au château. A leur grand désappointement, ils n'avaient pu pénétrer jusqu'à la comtesse, mais le comte les avait accueillis avec toutes sortes de bonnes grâces, et s'était empressé de promettre le concours de sa femme à l'œuvre charitable. La nouvelle s'en était répandue bientôt à dix lieues à la ronde, et voilà pourquoi l'on accourait de toutes parts à cette fête.

Décider l'ami Jacques à prendre un billet de concert, il n'y fallait pas songer. Rien qu'à l'idée qu'on allait faire de la musique à Carpentras, il voulut atteler *Bergère* et s'enfuir à la hâte. J'eus bien de la peine à l'en dissuader. Sur le coup de huit heures, il alla se coucher, et moi, conduit par la foule, je pris, libre et joyeux, le chemin du théâtre. La salle était déjà pleine. Les concertants et leurs instruments occupaient la scène, ornée de fleurs et de guirlandes de feuillage. Un piano, destiné à la comtesse de R..., était placé près de la rampe en face de l'assemblée. Tout le monde était à son poste; nul ne manquait que la comtesse. Déjà on s'interrogeait avec inquiétude; tous les regards erraient çà et là; la comtesse de R... ne paraissait pas. Après une heure de vaine attente, comme des murmures d'impatience commençaient à circuler dans la salle, l'orchestre prit le parti de commencer.

IV

On joua d'abord l'ouverture de la *Caravane*. Je trouvai l'exécution parfaite et d'un effet magique; je ne me doutais pas jusqu'alors que douze hommes étant donnés, on pût arriver à produire un pareil tapage. Flûtes, violons, basses et clarinettes rivalisèrent d'énergie et de bon vouloir; j'en suis pour eux à grosses gouttes. Il n'est pas besoin d'ajouter que ce morceau fut couvert d'applaudissements frénétiques: les mères, les sœurs, les épouses, les cousines des exécutants sanglotaient à pierre fendre et pleuraient comme des robinets ouverts. La dernière mesure achevée, tous les yeux cherchèrent la comtesse de R...; point de comtesse.

Au bout de quelques minutes de répit, un monsieur gros et court, habit noir et cravate blanche, s'avança sur le bord de la scène, salua gracieusement, tira de sa poche trois ou quatre morceaux de bois; puis, après les avoir ajustés les uns aux autres, il annonça qu'à l'aide de ce léger instrument, il allait imiter le chant de tous les oiseaux, depuis le chant du rossignol jusqu'au croassement du corbeau. A ces mots, il courut dans l'assemblée un murmure de flatteuse approbation, auquel succéda presque aussitôt un profond et religieux silence. Ce monsieur gros et court était le flageolet de Tarascon.

Il imita d'abord le gazouillement du rossignol, puis successivement le ramage de la mésange et de la fauvette, le sifflement du merle, le cri de la chouette, le roucoulement de la colombe, le gloussement de la poule, le chant aigu du coq, et comme il l'avait promis, le croassement du corbeau. Ce flageolet était à la fois une volière et une basse-cour. Après une heure de cet agréable exercice, que sembla goûter fort le public de Carpentras, le monsieur remit en morceaux son précieux instrument, les fourra dans sa poche, et se retira au milieu des applaudissements de la foule. Mon voisin de droite, qui ne pouvait croire aux merveilles qu'il venait d'entendre, assurait qu'il y avait des oiseaux cachés dans les coulisses. Mon voisin de gauche, aimable et fin railleur, était d'avis que ce monsieur envoyât son flageolet, pour le faire empailler, à M. Dupont, le naturaliste.

Au monsieur gros et court succéda un autre monsieur, long et mince. Celui-ci était d'Avignon. Il annonça qu'il allait, à l'aide d'un simple violon, imiter tous les instruments, depuis la flûte jusqu'au tambour, ce qu'il fit en effet avec les meilleures intentions du monde. Il joua de tous les instruments, excepté du violon. En y songeant, je me suis dit plus tard qu'il est ainsi beaucoup d'artistes chez qui le talent d'assimilation a tué l'individualité, habiles à tout reproduire, si ce n'est leur propre nature, échos de tous, si ce n'est d'eux-mêmes.

Au monsieur long et fluet succéda un troisième monsieur, chevelu, barbu, frisé, pommadé, bichonné, gants queue de serin, manchettes relevées sur le poignet; un beau, un dandy; le lion n'était pas encore inventé. Il avait la taille d'un tambour-major, des mains à assommer un bœuf d'un coup de poing, des épaules à rendre jaloux Hercule. Il se mit au piano, et chanta *Fleuve du Tage*, d'une voix amoureuse qui nous plongea dans le ravissement. Des lors, j'ai toujours professé une profonde admiration pour la valeureuse jeunesse qui charme ainsi les soirées du monde. Aller sur le terrain, essayer sans pâlir le coup de feu de son adversaire, assister vaillamment à une bataille rangée, charger l'ennemi d'un pied ferme, marcher sans faiblesse au supplice, tout cela n'a rien qui m'étonne. Mais en présence de deux ou trois cents personnes, se camper bravement devant un piano, et chanter dans sa barbe: *Je vais recevoir ma Normandie*, ou toute autre complainte analogue, c'est le plus haut point d'héroïsme où l'homme puisse arriver. Ces messieurs ont fait leurs preuves de courage, et sont en droit de refuser un duel. Les femmes en ceci partagent mon opinion, et comme, en général, elles aiment les héros, il est bien rare qu'un chanteur de romances ne l'emporte pas auprès d'elles sur un homme d'esprit.

Jules SANDEAU.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

C'est un grand supplice de sentir que l'on a méconnu qui nous aimait sincèrement.

Louis DÉPRET.

LA PARESSEUSE ET SES TANTES

(LÉGENDE IRLANDAISE.)

Une pauvre veuve de Limerick avait une fille nommée Anty, belle comme le jour, mais paresseuse à l'excès, qui se levait tard, passait le temps à se parer et flânait tout le jour. La pauvre mère la gourmandait souvent, mais ses reproches ne servaient de rien. Un matin qu'elle criait après elle comme d'habitude, passe le fils du roi, qui l'entend.

— Bonne femme, lui dit-il, vous devez avoir une bien méchante enfant pour la traiter ainsi. Ce ne peut être la belle enfant que voilà qui soit si méchante?

— Ah! Votre Majesté, répondit la veuve, je lui reprocherais au contraire de trop travailler. Croiriez-vous qu'elle file trois livres de lin en un jour, les tisse le second, et en fait des chemises le troisième?

— Voilà bien la femme qu'il faut à ma mère, qui est la plus grande fileuse du royaume. Donnez à votre fille sa mante et son bonnet, et qu'elle monte à cheval derrière moi. Quand ma mère aura vu son travail, qui sait si elle ne me l'accordera pas pour épouse?

Grand fut l'étonnement de la reine de voir arriver la jeune paysanne montée derrière son fils. Mais quand elle eut vu sa belle figure et qu'elle apprit ce dont Anty était capable, elle lui fit bon accueil. La soirée se passa en causeries, et les deux jeunes gens se plurent l'un à l'autre.

Quand vint l'heure du coucher, la reine, enmenant la fille dans une belle chambre, lui montra un paquet de lin et un rouet.

— Voilà, lui dit-elle, trois livres de lin que vous transformerez demain en fil bien blanc.

Après son départ, la pauvre Anty pleura, regrettant de n'avoir pas mieux écouté sa mère.

Cependant, de grand matin elle se leva et se mit à l'ouvrage. Mais elle eut beau s'appliquer et faire de son mieux, le fil cassait à tout coup entre ses doigts inhabiles. A la fin, elle laissa tomber ses mains et fondit en larmes. A ce moment parut devant elle une vieille femme, aux pieds énormes, qui lui dit :

— Pourquoi pleurer? Si tu consens à m'inviter, moi, la pauvre Cushmor, au repas de tes noces, je filerai le lin et tu pourras dire à la reine de venir chercher son fil dès demain.

On pense bien qu'Anty ne se fit pas prier; la vieille tint parole et le fil était prêt avant l'heure. Quand la reine le vit, elle fut contente et dit à la jeune fille :

— Reposez-vous aujourd'hui; demain vous tisserez ce fil et nous verrons à vous récompenser.

Mais ce travail était plus difficile encore et la pauvre enfant bien incapable de le faire. Aussi elle restait assise, les yeux pleins de larmes et maudissant sa paresse, quand une seconde vieille, appelée Granmor, affreusement déhanchée, lui apparut et promit de tisser le fil, pourvu qu'on l'invitât au mariage. Anty fut trop heureuse de s'en tirer à si bon marché, et la reine, enchantée de cette belle toile blanche, promit à la jeune fille la main de son fils si elle convertissait la toile en belles chemises.

Anty se mit au travail, mais elle n'y entendait rien. Heureusement elle vit venir une troisième vieille, Mor Rua, dont le nez était rouge comme une tomate, et qui, au même prix que les autres, consentit à fabriquer les chemises.

Quand elles furent prêtes, on commanda la noce. Je vous laisse à penser si elle fut brillante et nombreuse. Au moment de passer à table, on vint dire à la jeune reine que sa tante Cushmor demandait à entrer. Anty rougit et se crut perdue. Mais le prince répondit au valet chargé du message :

— Dites à cette dame que les parents de ma fiancée seront toujours les bienvenus.

On vit alors entrer la vieille aux grands pieds, qui alla s'asseoir près des époux. La vieille reine en fut honteuse, et de dépit elle lui demanda :

— Pourquoi avez-vous le pied si grand?

— C'est à force de presser la roue de mon rouet, dit Cushmor.

— Je jure bien, dit le prince en se tournant vers sa femme, que je ne vous laisserai une heure à votre rouet.

Un moment après, le valet annonça la tante Granmor, qui vint s'asseoir à son tour et but à la santé de la société. La vieille reine lui ayant demandé pourquoi elle était si déhanchée :

— C'est, répondit-elle, que je reste tout le jour assise à mon métier.

— Par mon sceptre! dit le prince, ma femme n'y restera pas une heure.

Enfin, Mor Rua se fit aussi annoncer et chacun éclata de rire en la voyant entrer avec son grand nez rouge.

— Dites-nous, la vieille, lui demanda la reine, pourquoi avez-vous un pareil nez?

— C'est que, pour coudre, il me faut tenir sans cesse la tête penchée et tout le sang de mon corps me monte à la figure.

— Ma chère, s'écria le prince, si jamais je vous vois une aiguille à la main, je jette votre ouvrage par la fenêtre.

Anty fut si contente qu'elle se jeta au cou de son époux et promit de faire tout ce qu'il voudrait.

SNOP.

REVUE DES MAGASINS

Si le *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10) était comme la plupart des maisons de nouveautés, ses concurrentes, on verrait affichées ou écrites en grosses lettres sur de grandes pancartes promouées par des fiacres ces lignes : « Grande Exposition d'objets d'étrennes, bon marché réel, sans précédents... » et il n'y aurait là aucun mensonge. Mais le *Paradis des Dames* n'aime pas le bruit : sa vieille réputation de maison de confiance lui suffit et ses clients se succèdent de générations en générations. C'est par une exception flatteuse et dont nous sommes heureux de faire profiter nos lectrices, que le directeur de cette maison a bien voulu nous autoriser à donner, de temps à autre, quelques renseignements sur les avantages qu'elle présente. De là les visites assidues que nous lui faisons et qui nous permettent de garantir la nouveauté et le bon marché de tous les articles du *Paradis des Dames*.

Le salon de confection présente toujours les séries les plus complètes de costumes charmants et inédits, de manteaux aux formes variées, — de rondes de cachemire ou de soie, doublées de fourrure, depuis 40 francs, — de waterproffs, de robes de chambre parfaitement confortables, depuis 13 fr., — de boas, manches, bandes de fourrure à des prix exceptionnels, — de sorties de bal charmantes en cachemire blanc ou bleu ciel, doublées et capitonnées de blanc et entourées de cygne, etc.

Au rayon de soieries, vous trouvez en tissus courants (tels que failles noires et velours tramés), comme dans les brochés et les velours de soie, des occasions vraiment remarquables et que nous nous ferons un plaisir d'indiquer plus clairement lorsque le moment des soieries sera venu. En attendant, nous noterons un joli choix de cravates très-nouvelles, dont les prix sont étonnants, puisqu'il y en a à 0, 65 cent.

Au comptoir des tissus de fantaisie, nous avons vu des coupes de robes préparées en vue de cadeaux à offrir et qui ne ruineront personne. Qu'on en juge : — Croisé *Glascow* d'un joli coloris : la robe par 10 mètres, 5 fr.; *Biarritz* rayé, tissu mélangé, par 10 mètres, 6 fr.; *Norvégienne* beige, nouveauté unie, rayée, à carreaux, par 10 mètres, 7 fr. 50; un choix varié de différentes nouveautés unies, à rayures, à carreaux, par 10 mètres, 9 fr. 50; drap de Wurtemberg, étoffe pure laine en toutes nuances, par 10 mètres, 12 fr.; grande variété d'écosais les plus nouveaux et du plus frais coloris qu'on puisse désirer, depuis 0, 50, jusqu'à 1 fr. 45; etc.

A la lingerie, toujours des nouveautés en fait de parures coquettes, de coiffures, de fichus et de nœuds de toutes sortes.

N'oubliez pas les jolies boîtes en cartonage avec glace, lesquelles contiennent six mouchoirs de batiste pour 4 fr. 90.

— Le talent d'une femme élégante, mais raisonnable, est de savoir rajouter ses toilettes; elle a, pour paraître convenablement dans le monde, une foule de petites combinaisons qui lui permettent de montrer le même costume transformé. Nos visites mensuelles à la *Ville de Lyon* (rue de la

Chaussée d'Antin, 6) n'ont pas d'autre but que de servir les intérêts de nos lectrices sous ce rapport.

A ce sujet, nous reviendrons sur le compte du tulle uni et brodé et de la dentelle Colville, qui se prêtent à un grand nombre de dispositions élégantes. Avec le tulle, la *Ville de Lyon* organise des écharpes *Haydée*, qui se drapent délicieusement sur un jupon. Cette maison emploie la dentelle, en même temps que le tulle, pour faire des fichus de toutes formes; nous avons particulièrement admiré une parure de dentelle de ce genre, mélangée de ruban crème, avec nœuds-papillon et groupes d'œillets rouges, et deux rangs de plissés en crêpe lisse festonné pour l'intérieur.

Nous apprécions également pour les grandes toilettes de théâtre la blonde espagnole jaune. On nous a montré, dans ce genre, à la *Ville de Lyon*, la commande importante d'une de nos grandes élégantes: deux écharpes *Haydée*, destinées à se croiser sur le devant d'une robe de velours grenat foncé, pour se nouer derrière et retomber sur la traîne; puis, une mantille *Castillane*, assez ample pour former le gracieux capuchon que l'on connaît, couvrir les épaules nues et se fixer sous un bouquet de camélias de trois nuances, placé sur le côté du corsage.

Avec les beaux rubans de la *Ville de Lyon* une femme adroite peut changer complètement un costume. Le ruban *l'Archiduc* est le roi du ruban, par la magnificence de son tissu et la beauté éclatante de ses couleurs: aussi constitue-t-il un élément des plus précieux et des plus élégants. Ses 22 cent. de largeur le rendent propice à toutes les draperies imaginables, et comme il existe en largeur de 10 cent., on peut en faire également les nœuds les plus variés de forme et de genre.

Ajoutons que sous ce double rapport: rubans et gants, la *Ville de Lyon* n'a pas d'égale.

SPÉCIALITÉS

A l'occasion des étrennes, la maison VIOLET a réuni dans le *Palais des Abeilles*, cette rotonde si célèbre du Grand-Hôtel, tous les éléments artistiques dont elle dispose, et pendant la dernière quinzaine de décembre les salons du boulevard des Capucines n'ont pas désempli.

On s'arrêtait avec plaisir devant les jeux de broches en ivoire vert, uni ou sculpté, en écaïlle brune ou blonde et en émail limousin, une nouveauté rééditée de l'ancien et fort appréciée des gens élégants. On admirait une foule de jolies châtelaines: les unes en vieil argent, avec initiales, supportant d'un côté un flacon et de l'autre un double miroir; d'autres en vieil argent, illustrées d'émaux Louis XVI, avec flacon et cornet.

Nous avons remarqué, pour notre part, une cave à odeurs, superbe coffret de cristal taillé, à galerie d'or, contenant six flacons; une glace entourée d'une guirlande de roses d'argent; des bonbonnières à poudre de riz et des flacons de sels anglais, avec émaux Louis XV, collier de rubis et de turquoises, incrustations d'or et d'argent, etc. Nous citerons particulièrement des cassolettes Pompadour dont le modèle appartient exclusivement à la maison Violet.

Parmi les éventails, nous signalerons l'éventail Pompadour comme étant le plus riche et le plus élégant de tous.

Mais ce qui a surtout captivé l'attention d'un grand nombre de personnes, ce sont les boîtes de parfumerie contenant les cosmétiques les plus délicats à l'usage d'une élégante. Entre autres parfums à la mode, citons les *Brises de violettes*, l'opponax, le gardénia et le bouquet *Medina-Cali*, ainsi désigné en souvenir de la belle duchesse de ce nom.

M. D'A.

GRANDE PRIME-ETRENNE

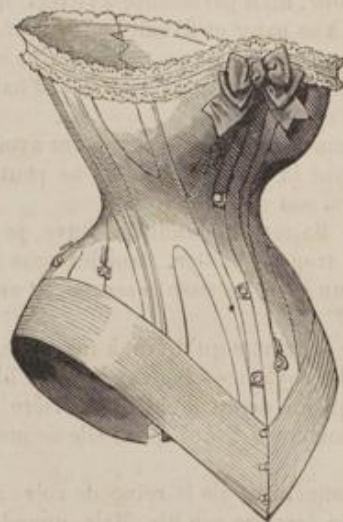
Une prime est toujours une bonne fortune pour les abonnés d'un journal. Aussi sommes-nous particulièrement heureux de pouvoir annoncer à nos lectrices que nous sommes à même de leur en offrir une qui ne peut manquer de leur être agréable.

Sur nos instances, l'excellente maison DE PLUMENT a bien voulu mettre à notre disposition, en nous autorisant (ce qui constitue de sa part un grand sacrifice) à le délivrer à nos seules abonnées à titre de PRIME, son fameux corset *Sultane* rajeuni selon la mode, c'est-à-dire allongé, baleiné et utilement modifié par l'adjonction de la ceinture *Jeanne d'Arc*. On sait qu'il s'agit d'une ceinture de caoutchouc qui a, entre autres mérites, celui d'effacer complètement les hanches et le corps.

Mais donner le moyen d'avoir une jolie taille, svelte et cambree, sans fournir en même temps ce qui peut procurer une tournure véritablement élégante, eût été une faute que ne pouvait commet-

tre M. de Plument. C'est pourquoi il a bien voulu ajouter au corset *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*) la *TOURNURE Violette*, gentil modèle à ressorts gansés, qui favorise le développement des jupes.

Pour résumer ce qui précède, voici en deux mots la combinaison qui constitue notre PRIME:



Corset *Sultane* à ceinture *Jeanne d'Arc*.

Par faveur spéciale et seulement pendant les mois de décembre 1875 et janvier 1876, toute Abonnée du journal recevra sur sa demande, moyennant 30 francs, c'est à dire pour un prix représentant à peine la moitié de la valeur ordinaire des deux objets: 1° le Corset *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*); 2° la *TOURNURE Violette*.

Chaque demande adressée à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33) devra contenir un mandat sur la poste de 30 fr., avec les



Tournure *Violette*.

mesures exactes prises sur la personne habillée: largeur de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

L'envoi sera effectué *franco* pour toute la France, les colonies exceptées. Pour la Belgique, 2 fr. devront être adressés en plus.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.